

Quelques billets doux,
quand les temps sont durs

Agnès Lamoureux

**Quelques billets doux,
quand les temps sont durs**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13062-0

Ce soir, on rase gratis

C'est venu comme ça, sans qu'on y prenne garde, sans prévenir, les garçons des villes se sont mis à porter la barbe. Certes il y a quelques années, il était de bon ton quand on était du genre masculin stylé, de laisser pousser ses poils pendant 3 jours, pour avoir le look j'ai passé la nuit dehors, je suis un jet setter, pas question de me raser avant de venir. Mais bon ça piquait, or nous les filles on n'aime pas ça les hommes qui piquent. Enfin, moi. Et le genre arty pour le déjeuner du dimanche chez Granny et Grappy, ça faisait désordre. Ma chérie, il veut quoi ton mari pour Noël, un rasoir ou une tondeuse ? Le style vieux loup de mer – je ne me rase pas, cela repose ma peau – étant réservé aux grandes vacances, on oublie cet épisode fâcheux qui se transformait en septembre en tranche napolitaine, le haut du visage bronzé, sauf le contour des yeux la faute aux Ray Ban et le bas blanc et glabre. Pouah.

Quant à la moustache, il y a belle lurette qu'on l'a mise aux oubliettes sauf les soirs de nostalgie devant Clark Gable embrassant Scarlett pompette dans Autant en emporte Le Vent.

8 *Quelques billets doux, quand les temps sont durs*

Et puis insidieusement, les garçons se sont mis à ressembler à Musset, époque Georges Sand. Romantique à souhait, enfin pour certains parce que la barbe, ça n'est pas donné à tout le monde. Ça vous va ou ça ne vous va pas. Mieux vaut être grand, brun et beau que petit, roux et moche ! Ça peut même donner l'impression qu'on veut cacher un gros défaut, d'être velu. Même si les poilus sont à la mode, le bouc, les baccantes ou la barbichette ne font pas toujours recette. On aime mieux rencontrer Dr House que le Capitaine Haddock. Sans parler des « barbus » qui eux sont carrément honnis, et dont on se passerait volontiers.

Et pourtant, toute cette pilosité mâle croisée au détour de chaque rue, donne à nos balades un nouveau visage, celui d'une époque qui change, et qui mélange les grands blonds à la barbe naissante aux bruns aux airs de conquistadors. Un voyage cosmopolite aux allures d'hier.

Mais bon, à l'heure où le genre est d'actualité, on ne voit pas encore de femmes à barbe aux terrasses des cafés. Comme quoi, rien n'est simple.

À consommer sur place ou à emporter ?

Un jour ou l'autre, on prend le train, pas le vieux tout moche, tout taché, relégué sur le Paris Lille parce que le trajet est court, non, le nouveau TGV, avec ses beaux sièges bleu azur et ses prises de courant, sa cabine Zen grand confort même en seconde, avec écran qui défie les kilomètres et le temps restant, encore deux heures douze avant l'arrivée, juste le temps d'un film sur tablette et d'un encas au wagon-bar, le bonheur.

À peine installée confortablement, la douce voix chantante du préposé de la voiture 4 susurre à votre oreille. On s'attend aux délices boissons chaudes et froides, plats mijotés ou simple sandwich, mais pas du tout, le préposé nous propose alors que midi vient de sonner et que notre estomac réclame, un défibrillateur en guise d'apéro.

Désormais au wagon-bar le premier plat qu'on vous propose c'est un défibrillateur ! À croire que les voyageurs sont tellement angoissés de prendre le train qu'il faut les rassurer tout de suite, ne vous inquiétez pas braves gens, la SNCF veille sur vous et vos malaises.

10 *Quelques billets doux, quand les temps sont durs*

Bon d'accord, la restauration rapide des TGV n'a jamais brillé par sa qualité, et la plupart du temps quand arrive votre tour après 40 mn de queue, le préposé épuisé d'avoir servi les douze passagers précédents vous informe que non Madame je n'ai plus rien de salé, il me reste un cookie si vous voulez. Non Monsieur le barman, je prendrai bien un défibrillateur s'il vous plaît, comment ça vous n'en avez plus ? Déjà utilisé par un autre voyageur ? Je fibrille, je fibrille, faites quelque chose. La SNCF n'en n'a qu'un ? Vraiment le service n'est plus !

Notre vie désormais est réglée par le grand Principe de précaution. Autrefois le seul avertissement dans le train c'était « pericoloso sporgessi » quand les fenêtres s'ouvraient et qu'il ne fallait pas se pencher au dehors. Certes on mettait huit heures pour faire Paris Avignon et personne ne regrette ce temps-là. Mais doit-on pour autant semer l'inquiétude et prôner le risque zéro qui n'existe pas ? Monsieur le contrôleur, prenez ma tension, je ne me sens pas très bien.

Circulez, il n'y a rien à voir

C'est triste mais c'est comme ça. Terminé le temps des pieds au plancher, nus sur la pédale d'accélérateur (les pieds) entre Pampelonne et Sénéquier, fini les pointes de vitesse sur autoroute pour débrider le moteur, oublié les cheveux au vent dans la décapotable sur la route des vacances, avec l'odeur de crème solaire et Johnny que je t'aime à la radio. Maintenant nous les femmes on peut être tranquille, à 50km/h en ville et bientôt 30, notre brushing ne bougera pas d'un poil, même avec le toit ouvrant.

C'est triste, mais c'est comme ça, la voiture plaisir n'existe plus. Pour le savoir, il suffit de deux petits jours de stage de récupération de points de permis. J'en viens.

Pendant deux jours, 14 individus dans une salle tristounette sans fenêtre décident de jouer les bons élèves sous la houlette d'un représentant de commerce venu vous vendre de la bonne conduite (l'animateur) et d'une psychologuette, qui s'adresse à nous comme si nous étions des débiles profonds.

Ça commençait très mal. Cours de morale, fumeurs et conducteurs, même combat. Tout ça c'est de la mauvaise graine. On pourchasse, on pourchasse les

12 *Quelques billets doux, quand les temps sont durs*

contrevenants. Et puis, présentation des candidats, surprise, que des gens sympas qui comme moi ont décidé de se délester de 200 € pour récupérer 4 points, histoire de pouvoir continuer à en perdre sans trop d'angoisse.

Il y a ceux (les motards) qui rêvent de leur grosse cylindrée qui va rester au garage, deux retraités qui acquiescent du bonnet mais ne sont pas dupes, une ingénieuse patrimoniale qui planque son portable sur ses genoux pour ne pas rater une affaire et n'ouvre pas la bouche pendant 48 h, une délurée qui elle parle tout le temps, c'est son troisième stage, elle connaît, des accros des sms qui bougonnent, et deux fans des stups, l'un au cannabis, l'autre au pure malt. Ceux-là jurent croix de bois, croix de fer que c'est terminé, au moins pour 6 mois, le temps de récupérer leur papier rose. Bref, un bon échantillon de nos voisins de palier.

À la fin du premier jour, youkaïdi, on se connaît mieux et on se quitte presque contents de se retrouver le lendemain. Faut dire qu'on se demandait, enfin moi, ce qu'on allait bien pouvoir nous inculquer comme bonne conduite pendant encore toute une journée. On avait épuisé le sujet des radars, la vitesse était sous contrôle, la ceinture était devenue notre ange gardien, et pour l'alcool il y a les capitaines de soirée. Vous savez, ces petits bonhommes qui restent sobres et s'ennuient en attendant de raccompagner leurs copains qui rigolent en dégustant un millésime de margaux. Avant on appelait ça un chauffeur, au moins lui, il était rétribué, je propose qu'on cotise pour Sam, ce sera plus gai.

Eh bien si, on peut rester plusieurs heures à disserter sur le portable, LE fléau de notre époque. Il semble que la Sécurité routière n'ait pas encore trouvé la parade. Entre la voiture qui conduira bientôt toute seule, le gendarme aux jumelles *infra* rouges pour détecter notre oreillette même de nuit, et supprimer Bluetooth qui paraît-il, nous empêche de voir sur les côtés (sic), la solution miracle n'est pas pour demain. Enfin, pour être tranquille, on a tous dit qu'on mettrait désormais notre mobile éteint dans le coffre. Promesse de Parisien ? En tout cas, vendredi à 17 h, chacun a repris son chemin, muni de ses quatre points salvateurs. À pied. On n'est jamais trop prudent.

Petits hommes jaunes

Karl Lagerfeld nous l'avait dit, c'est moche et cela ne va avec rien. Mais tant qu'il s'agissait de planquer sous le siège arrière de sa voiture un gilet jaune informe par peur du gendarme, il n'y avait pas grand mal. Hélas, sans rien dire, sans coup férir, sans qu'on s'en aperçoive, subrepticement, les petits hommes jaunes ont envahi les rues. D'abord, pour se faire bien voir (au sens propre comme au figuré) des conducteurs zélés ont cru malin de mettre leur gilet jaune sur le dossier du siège de leur voiture. Affreux ! De quoi enlaidir la plus mignonne des Fiat 500.

Puis progressivement les petits hommes jaunes ont envahi l'espace public. Là, un cycliste, de ceux qui n'aiment pas les gens à Vélib et qui porte un affreux casque à rayures histoire de montrer qui lui à vélo, c'est un pro. Ici, un piéton précautionneux qui se sent protégé derrière son gilet, et traverse sans regarder. Sans parler des préposés à la circulation, à l'entrée des écoles et à leur sortie, des éboueurs, des chefs de chantiers, des personnels municipaux, des conducteurs de voiture hors de leur voiture, des types à scooter qui vous frôlent dans les embouteillages et tapent sur votre voiture pour que vous leur dégagiez la route.